

C'est la *Muette* surtout qu'elle aimait en souvenir des touchantes et malheureuses amours de Sigismond de la Tour-Vaudieu, duc et pair de France, et de l'adorable fille du colonel Derieux.

Le gentilhomme et la blonde enfant, on ne l'a peut-être pas oublié, avaient échangé leur premier regard à une représentation de la *Muette*.

Dans sa douce et tranquille folie, Esther murmurait souvent quelque motif de l'œuvre d'Auber.

Si par hasard une crise passagère la rendait plus nerveuse, plus irritable que de coutume, Mme Amadis arrivait facilement à la calmer en fredonnant devant elle, d'une voix effroyablement fautive et chevrotante, un air de l'opéra célèbre.

Quand l'Académie impériale de musique et de danse affichait la *Muette*, la veuve du fournisseur ne manquait pas d'y conduire celle qui, devant Dieu et devant les hommes, avait le droit de s'appeler la duchesse de la Tour-Vaudieu.

Tant que durait la représentation Esther vivait dans une sorte d'extase, écoutant la musique avec une indicible émotion, semblant l'absorber par tous les pores, et revivant pendant une soirée entière les heures heureuses d'un passé disparu.

Le jour où René Moulin comparaisait devant le juge d'instruction après avoir fait remettre par *Ugène* à Mme Leroyer la clef de son logement et une lettre, la chaleur était lourde et l'atmosphère saturée d'électricité annonçait un orage.

Cette température anormale pour la saison produisait sur Esther un effet très fâcheux, mais à peu près inévitable.

Depuis le matin la folle se montrait irascible ; ses tressaillements nerveux secouaient ses membres ; ses yeux habituellement doux et mélancoliques devenaient hagards ; ses lèvres s'agitaient en prononçant des phrases sans suite, au milieu desquelles revenaient par intervalles les mots : *Sigismond... Brunoy... mon fils...*

Depuis plusieurs mois aucune crise de ce genre, surtout aussi persistante, ne s'était manifestée...

Mme Amadis ne s'effraya point, mais elle voulut réagir contre cette agitation excessive, et naturellement l'idée de la musique lui vint à l'esprit.

— Ah ! murmura-t-elle, si ce soir on jouait la *Muette*, c'est ça qui serait une chance ! Le remède serait tout trouvé !

Elle se fit apporter un journal et consulta le programme des théâtres.

L'Opéra donnait *Robert-le-Diable*.

— Ça ne vaudrait rien pour Esther... reprit la grosse femme. Les nonnes, les apparitions, le diable et son train, le cimetière, les flammes infernales, lui tourneraient de plus en plus la tête ! Moi, qui suis très solide, ça me fait presque peur... et il y a fichtre de quoi !...

— Brrr ! ça donne le frisson... Décidément, il n'en faut pas... pour Esther du moins, car moi j'irais bien si la pauvre chérie était plus tranquille. J'adore *Robert-le-Diable* !... Enfin, nous verrons ça ce soir... je ferais avancer le dîner et je partirais à sept heures et demie pour arriver au commencement.

Mme Amadis ayant ainsi parlé rejoignit Esther qui venait de retourner dans sa chambre, et la trouva très occupée à feuilleter un volume de romans illustrés dont elle ne lisait point le texte, mais dont elle regardait les gravures avec la curiosité naïve d'un enfant.

La bonne dame s'approcha d'elle et lui toucha l'épaule.

LXIX

Esther frissonna sous ce contact et jeta sur Mme Amadis un coup d'œil irrité, mais elle le reconnut aussitôt et ses lèvres ébauchèrent un sourire sans expression :

— Comment allez-vous, chère mignonne ? Comment va ma petite duchesse ? demanda la vieille femme.

Dans la plus stricte intimité, dans le plus absolu tête-à-tête, Mme Amadis se plaisait à donner à sa protégée le titre auquel elle avait droit.

En prononçant ce mot : *Duchesse*, elle sentait son amour-propre chatouillé délicieusement.

Esther ne répondit ni par un murmure, ni par un signe.

Toute son attention, toute sa pensée, se concentraient avec un regard sur la gravure occupant le milieu d'une page du livre qu'elle feuilletait.

Un tremblement convulsif agita le corps de la pauvre folle.

Elle se leva frémissante, tenant le volume de la main gauche et désignant avec l'index de la main droite le dessin qu'elle avait sous les yeux.

— Qu'est-ce qui lui prend ? se demanda Mme Amadis. Qu'a-t-elle trouvé dans ce bouquin ?... Montrez un peu, mignonne... ajouta-t-elle à haute voix. Montrez l'image à bonne amie...

Tout en parlant la grosse femme s'approchait d'Esther dont les yeux effarés ne se détachaient pas de la gravure et dont les lèvres murmuraient des mots incohérents.

Ses doigts se crispaient sur la feuille...

Ses sourcils se fronçaient...

A coup sûr un grand travail se faisait dans son cerveau.

La gravure assez médiocre mais à grand effet qui frappait sa vue évoquait en elle un souvenir vague.

Elle tâchait, malgré sa folie, de préciser ce souvenir.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme Amadis en regardant l'image à son tour. Ah ! mon Dieu ! c'est ça tout à fait ! Il me semble que j'y suis encore... Brrr ! ça me donne la chair de poule !

Et la matrone se mit à trembler comme Esther.

Le dessin qui produisait une si vive expression sur les deux femmes représentait l'intérieur d'une chambre à coucher.

Près d'un lit dont les couvertures pendaient en désordre se voyait un berceau renversé, un petit enfant étendu sur le parquet, et une jeune femme presque nue luttant contre un homme à visage sinistre qui cherchait à s'approcher du berceau, tandis qu'une autre femme, beaucoup plus jeune et beaucoup plus grosse, gisait presque inanimée dans un angle de la chambre...

Cette gravure rappelait par hasard d'une manière frappante le terrible épisode, cause déterminante de la folie d'Esther.

On eût dit que l'artiste avait voulu mettre en scène l'entrée des assassins dans la villa gothique de Brunoy et le moment où la fille du colonel Derieux, déchirant de ses ongles les chairs de Georges de la Tour-Vaudieu déguisé, l'étranglait à demi.

— Mauvaise affaire ! murmura la veuve du fournisseur. Cette maudite image l'a frappée. Elle se souvient, sans savoir au juste de quoi ! Je prévois une crise. Que le diable emporte ce livre malencontreux !

Elle voulut s'emparer du volume. Esther la repoussa doucement mais avec persistance.

En même temps elle disait, d'une voix rauque et monotone :

— Brunoy... vous savez bien, Brunoy... la villa, les assassins... ils viennent... prenez garde... mon enfant... sauvez mon enfant !...

Elle déchira la page, laissa tomber le livre et se mit à marcher de long en large d'un pas rapide, en répétant sans repos ni trêve :

— Brunoy... Brunoy... les assassins...

D'un instant en instant elle s'arrêtait ; ses yeux hagards devenaient farouches ; elle se rassemblait, prête à bondir, comme pour entamer une lutte imaginaire contre les fantômes.

Mme Amadis assistait avec un chagrin profond, avec une immense inquiétude, à cette scène douloureuse.

Esther, depuis longtemps, depuis des années, n'avait eu aucune crise si violente.

— Saperlipopette ! quel malheur ! balbutiait la grosse femme douloureusement et comment ça finira-t-il ?

La folle interrompit tout à coup sa promenade saccadée. Ses grands cheveux blonds, dénoués dans ses mouvements brusques, l'envelopèrent comme un voile d'or.

Ses yeux devinrent fixes.

Elle baissa la tête ; un sourire sans expression effleura ses lèvres pâles, puis elle se mit à chanter, d'un ton si bas que Mme Amadis l'entendait à peine, un morceau de la *Muette* :

C'était de cette façon que la folie d'Esther avait commencé jadis ; c'était presque toujours ainsi que se terminaient les crises.

La matrone poussa un soupir de soulagement.

— Si elle pouvait présentement dormir deux ou trois heures, pensa-t-elle, tout serait pour le mieux ?

Elle se réveillerait ensuite aussi calme que d'habitude...

Esther, comme si elle eût deviné la pensée de Mme Amadis, se dirigea lentement vers un divan très large placé contre une des parois de sa chambre.

Elle s'étendit sur ce divan et reprit sa chanson d'une voix de plus en plus sourde.

Mme Amadis, rassurée, donna l'ordre d'avancer le dîner d'une demi-heure et d'atteler pour sept heures et demie précises.

Nous savons qu'elle tenait à ne pas manquer l'ouverture de *Robert-le-Diable*.

A six heures son valet de chambre vint la prévenir que le dîner était servi.

Avant de se mettre seule à table la bonne dame alla voir Esther, et la trouva toujours étendue sur le divan et continuant à murmurer ses éternels refrains de la *Muette de Portici*.

L'isolement et le silence étaient indiqués... Mme Amadis embrassa la folle et dina de bon appétit.

A sept heures et demie elle montait en voiture, après avoir recommandé à Mariette de veiller consciencieusement sur Esther.

En ce moment éclatait l'orage qui menaçait Paris depuis bien des heures.

Le vent soufflait en foudre dans les rues, chassant devant lui des tourbillons de poussière.

LXX

Les grondements sourds du tonnerre devenaient plus fréquents et plus rapprochés.

Brusquement la lueur blanche d'un immense éclair incendia l'horizon, tandis qu'une détonation formidale ébranlait les maisons comme aurait pu le faire le passage d'un train d'artillerie lancé au galop...

Ce bruit parut réveiller la folle du demi-sommeil qui l'engourdisait.

Elle fit un mouvement brusque, se dressa tout à coup et prêta l'oreille.

Un nouvel éclair embrasant l'espace illumina sa chambre dont les deux larges fenêtres prenaient jour sur la place Royale.

Esther, debout et immobile, guettait les lueurs aveuglantes qui se succédaient rapidement, suivies des éclats retentissants du tonnerre.

On eût dit qu'elle prenait plaisir à ces convulsions de la nature, et cependant elle tremblait de tous ses membres.

Au bout de quelques minutes elle s'approcha de l'une des fenêtres et, appuyant sur la vitre son front que la fièvre brûlait, elle regarda d'un œil curieux l'ouragan déchaîné, courbant sous ses rafales les cimes des arbres de la place.

Retournons à l'humble logis de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Berthe Leroyer, elle aussi, avait vu s'amonceler sur Paris les nuages noirs qui recélaient la foudre dans leurs flancs, mais la quasi-certitude de la tempête prochaine ne pouvait l'empêcher de se rendre à la maison de René Moulin.

La veuve du supplicié, tout en suivant de l'œil les aiguilles qui marchaient trop lentement à son gré sur le cadran du *coucou* de la forêt Noire accroché à la muraille, sentait l'orage se préparer.

— Mon enfant chérie, dit-elle, j'ai bien peur que tu n'aies un temps épouvantable pour aller là bas...

— Je le crois comme toi, mère, répliqua Berthe, mais qu'importe ? Ce que j'ai à faire ne doit point se remettre, n'est-ce pas ?

— Non, mignonne... la lettre de René est précise... C'est ce soir qu'il faut agir... peut-être demain serait-il trop tard...

Berthe jeta un regard sur la rustique pendule.

— Huit heures et demie... murmura-t-elle, il est temps de partir...

— Tu prendras une voiture...

— Il le faudra bien, quoique nous ne soyons guère riches... D'ici à la place Royale la distance est trop grande pour la franchir à pied... je n'arriverais jamais...

— Cette voiture, poursuivit Angèle, ne la prends pas trop près d'ici, afin que les espions dont on m'a parlé ne puissent avoir l'idée de te suivre...

— Sois tranquille... je serai prudente.